DISSERTATION

N° 5.

SUR

L'ÉTIOLOGIE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 13 janvier 1824, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR LÉANDRE SALLE, de Châlons,

Département de la Marne.

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,
Regumque turres. . . . . .

HOR., lib. 1, od. 4.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1824.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

MESSIEURS	MESSIEURS
LANDRÉ-BEAUVAIS, DOYEN.	
ALIBERT.	FIZEAU, *Président.*
BÉCLARD.	FOUQUIER, *Examinateur.*
BERTIN.	GUILBERT, *Suppléant.*
BOUGON.	LAENNEC.
BOYER.	MARJOLIN.
CAYOL.	ORFILA, *Examinateur.*
CLARION.	PELLETAN FILS, *Examinateur.*
DENEUX.	RÉCAMIER.
DÉSORMEAUX.	RICHERAND.
DUMÉRIL.	ROUX.
DUPUYTREN.	ROYER-COLLARD.

Professeurs honoraires.

CHAUSSIER.	LEROUX.
DE JUSSIEU.	MOREAU.
DES GENETTES.	PELLETAN.
DEYEUX.	PINEL.
DUBOIS.	VAUQUELIN.
LALLEMENT.	

Agrégés en exercice.

ADELON.	KERCARADEC.
ALARD.	MAISONNABE.
ARVERS.	MOREAU.
BRESCHET.	MURAT.
CAPURON.	PARENT DU CHATELET.
CHOMEL.	PAVET DE COURTEILLE, *Suppléant.*
CLOQUET AÎNÉ.	RATHEAU.
COUTANCEAU.	RICHARD, *Examinateur.*
DELENS.	RULLIER, *Examinateur.*
GAULTIER DE CLAUBRY.	SÉGALAS.
GUERSENT.	SERRES.
JADIOUX.	THÉVENOT.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE.

Hommage de piété filiale.

L. SALLE.

DISSERTATION

SUR

L'ÉTIOLOGIE.

L'homme, étant destiné à vivre en société, a reçu de la nature une sensibilité exquise qui était nécessaire pour établir ses rapports avec ses semblables, mais qui le rend susceptible d'être affecté par une foule d'impressions que ne ressentent pas les autres êtres vivans. S'il puise dans les corps qui l'environnent les matériaux nécessaires à l'entretien de sa vie, il y trouve aussi des causes de destruction en si grand nombre, qu'elles l'atteignent dans toutes les positions où il est placé, et l'empêchent, le plus souvent, d'atteindre le terme le plus reculé de la carrière que la nature lui a donnée à parcourir. Le développement de son intelligence et les facultés suprêmes qui lui ont été départies suppléent sans doute à la délicatesse de son organisation; mais ils ne suffisent pas pour le soustraire à tous les dangers qui l'entourent; car, quoiqu'en dernier résultat, les travaux des hommes tendent à rendre leur existence plus heureuse et plus longue, ils ne peuvent parvenir à l'extrême vieillesse; la mort sénile est extrêmement rare. Eh! dans combien de circonstances l'emploi même de ces facultés ne devient-il pas cause de désordre! Tantôt entraîné par les motifs les plus nobles, l'homme oublie sa propre conservation et affronte mille dangers; tantôt mu par des passions moins louables,

à quels excès ne se livre-t-il pas ! Combien ne va-t-il pas au-delà de ses besoins ! Les sensations de satiété, de satisfaction ou de douleur qu'il éprouve, ne suffisent pas pour l'arrêter ; son imagination l'entraîne ; il écoute plutôt des goûts factices que les impulsions de l'instinct, et son intelligence, au lieu de le guider, l'égare.

Tous les hommes ne sont pas également exposés aux maladies. S'il en est quelques-uns dont l'organisation heureuse réagit avec force, pour qui rien n'est excès, chez qui tous les organes sont justement proportionnés, toutes les fonctions dans un équilibre parfait, presque tous les autres naissent avec un organe plus développé, plus excitable ou plus faible. Chez l'un, c'est le poumon ; chez l'autre, c'est le cœur, le foie, le système nerveux. L'organe prédominant influence les autres continuellement, et donne à l'individu des traits particuliers qui constituent les tempéramens. Ceux qui naissent dans un équilibre parfait ne le conservent pas long-temps ; il est bientôt détruit par le mode d'emploi de la vie. Outre la somme de vitalité affectée à chaque partie, il existe une vie générale qui peut se concentrer alternativement sur les différens organes. Ainsi on la voit tous les jours s'accumuler sur l'estomac, le cerveau, les organes génitaux, lorsque l'exercice de leurs fonctions la réclame : on voit encore, dans les phases du développement, ce surcroît de forces se porter alternativement au cerveau, aux parties sexuelles, au thorax et à l'abdomen. Or, dans l'usage de la vie on exerce presque toujours un organe plus que les autres ; cet exercice y appelle les forces et établit sa prédominance. Je sens bien que le mot *force vitale* que j'emploie ici n'est qu'une abstraction. Ne pouvant comprendre comment nos tissus exécutent des fonctions, on leur a surajouté une force divisée elle-même en plusieurs élémens ; il est tout naturel d'attribuer l'activité des fonctions à l'accumulation de la force, puisque celle-ci est le principe d'action, quoiqu'au fait on ne puisse voir autre chose que des tissus matériels exécutant des actions avec plus ou moins de rapidité. Que la prépondérance d'un organe soit innée ou acquise, elle le rendra plus susceptible d'être malade.

Ressentant plus vivement que les autres les atteintes portées à l'économie, il sera le premier et souvent le seul affecté par une cause qui a agi sur plusieurs organes en même temps. C'est ainsi que plusieurs individus étant soumis à de vifs chagrins, par exemple, l'un contractera une maladie organique du cœur, un autre une affection des viscères gastriques, un troisième deviendra maniaque, parce que, chez le premier, c'était le cœur qui était le plus sensible; chez le second, l'estomac; et le cerveau, chez le troisième.

On entend par *cause* un phénomène qui en précède un autre que l'on nomme *effet*. Souvent il est difficile de voir sans interruption l'enchaînement de la cause avec l'effet; il y a un point intermédiaire où, les sens n'étant plus d'aucun secours, on n'est plus guidé que par le raisonnement : c'est là le champ des hypothèses. S'il est une science où elles doivent être nombreuses, c'est sans contredit la physiologie. Toutes les fonctions des êtres vivans s'enchaînent, s'influencent réciproquement; et on ignore comment elles s'enchaînent, car le mot *sympathie* par lequel on explique ce consensus est vide de sens, ou du moins n'exprime qu'un rapport dont on ne connaît pas les moyens. Or, beaucoup de maladies ont leur siége dans les organes qui ne sont pas exposés aux agens du dehors; ceux-ci ne peuvent s'affecter que par les impressions qu'éprouvent les parties extérieures; on ne peut voir quelle est la nature intime des impressions, c'est-à-dire quelle est la modification qu'éprouve une partie quand elle est touchée par un corps; on ignore les moyens de transmission de cette impression; à plus forte raison il règnera beaucoup d'obscurité sur les phénomènes qui se passeront dans l'organe profond affecté secondairement. On est obligé, pour arriver à leur connaissance, d'étudier les phénomènes accessoires, et de s'appuyer sur les analogies. On dit que les explications sont dangereuses, parce qu'elles écartent quelquefois de la stricte observation. Malgré cela, le besoin de comprendre est tel, que tout le monde explique; et comme chacun agit en conséquence, les explications ne sont pas du tout indifférentes; je dis plus, elles sont indispensables. Comme

les maladies internes se manifestent par des symptômes extérieurs qui ne deviennent signes que par le raisonnement, si on ne raisonne pas le symptôme, on ne peut reconnaître la maladie et la combattre convenablement.

Tous les organes peuvent être considérés comme compris entre deux enveloppes. La peau à l'extérieur, les membranes muqueuses à l'intérieur sont les seules parties qui puissent être en rapport immédiat avec les agens répandus dans la nature ; et parmi les dernières quelques-unes sont presque entièrement soustraites à l'action de ces agens : telle est la membrane muqueuse génito-urinaire, surtout chez l'homme. On pourrait encore citer la membrane muqueuse de l'appareil respiratoire, qui n'est en contact qu'avec l'air et les substances qu'il tient en dissolution ou en suspension : ses rapports doivent être plutôt étudiés avec ceux de la peau qu'avec ceux de la muqueuse gastrique. Les principales causes de maladie peuvent donc être rapportées à trois sources : 1.° aux modifications qu'éprouve la peau ; 2.° à celles éprouvées par la muqueuse du canal digestif ; 3.° aux passions, soit qu'elles naissent spontanément, ou qu'elles aient été mises en jeu par les rapports établis au moyen de l'appareil sensorial ; et, dans ce cas, elles ne sont encore qu'une suite des modifications éprouvées par une partie de l'enveloppe extérieure. Mais ces impressions, profondément senties, travaillées par un appareil d'organes particulier, sont d'un ordre trop élevé, et diffèrent trop de toutes les autres pour ne pas en être séparées.

Avant d'examiner ces différentes modifications, je crois utile de faire observer que leur étude est loin de nous donner une connaissance exacte de l'étiologie d'un grand nombre de maladies non-seulement sporadiques, mais encore épidémiques. Ces dernières attaquant un certain nombre d'individus dans le même pays, il semble que l'on pourrait, sans beaucoup de difficulté, connaître les circonstances qui ont déterminé leur apparition, en les cherchant principalement dans l'air, qui est souvent la seule chose que tous les hommes d'une grande villes aient de commun. Cependant nos moyens

d'observation sont insuffisans et pour apprécier les qualités de l'air, et pour connaître l'état de prédisposition qui précède la maladie. C'est ainsi que l'on voit des angines, des ophthalmies attaquer un grand nombre d'individus pendant un certain temps, disparaître ensuite pour faire place à une autre affection sans que les meilleurs observateurs puissent assigner une cause à ce changement. Pourquoi ne voit-on plus aujourd'hui de ces embarras gastriques avec pâleur et enduit blanc-jaunâtre de la langue, qui, au rapport de tous les médecins, étaient si communs à la fin du siècle dernier? Est-ce la composition de l'air qui a changé? est-ce la nature des alimens ou la manière de vivre qui diffèrent? ou bien est-ce la constitution de tous les hommes? Je ne sais s'il est possible de répondre catégoriquement à ces questions. Pour moi, je me contente de passer très-succinctement en revue les influences extérieures qui peuvent apporter quelque changement dans le rhythme habituel des fonctions.

§. I.er

L'air atmosphérique, ce fluide indispensable à la vie, au milieu duquel nous sommes continuellement plongés, se compose d'oxygène, d'azote, d'acide carbonique, de vapeur d'eau, des fluides impondérables, calorique, lumière, électricité, magnétisme et de beaucoup de substances étrangères dont la nature et la quantité varient selon une foule de circonstances. Il est toujours en contact avec la peau; il pénètre à chaque instant dans le poumon, où il est décomposé; il est porté dans le canal digestif avec l'eau, à laquelle il donne ses qualités potables; avec la salive, et les alimens, auxquels il se mêle pendant la mastication. Sa grande utilité rend donc parfaitement raison de l'influence qu'il exerce sur l'économie animale, et des dérangemens qu'il peut occasionner lorsque la proportion des différens principes qui le constituent se trouve changée. Ces principes étant nombreux, il faut examiner séparément quel est le genre de modification amené par la surabondance ou l'absence de chacun d'eux.

D'abord l'air, étant pesant, et formant autour du globe une couche dont l'épaisseur, calculée d'après la théorie des hauteurs barométriques, est de vingt lieues, exerce sur l'homme une pression évaluée à 40,000 livres. Ce poids énorme est insensible, parce que la pression s'exerce dans tous les sens et qu'elle est contre-balancée par l'élasticité des parties intérieures. Loin d'être à charge, cette pression est indispensable; et quand elle est beaucoup diminuée, on voit aussitôt se déclarer une série d'accidens qui dépendent de l'expansion des parties intérieures et du défaut d'aliment pour la respiration; la densité étant moindre, l'oxygène n'est plus assez abondant dans le volume d'air que peut contenir le poumon. Telles sont les causes de l'accélération de la respiration, de l'anxiété, de la fatigue, de la dyspnée qu'éprouvent les hommes qui s'élèvent sur les hautes montagnes, et les animaux mis sous le récipient des machines pneumatiques. L'augmentation de la pression atmosphérique produit des effets moins dangereux. D'ailleurs l'homme n'est pas habituellement soumis à ces causes de maladies, et je ne m'y arrêterai pas davantage. On peut en dire autant de la diminution de l'oxygène et de la surabondance d'azote et d'acide carbonique, qui changent l'air en un véritable poison dont les effets sont promptement funestes.

Un des principes composant l'atmosphère qui a le plus d'influence sur nous, et par conséquent qu'il est le plus important d'étudier, est le calorique. La présence de ce fluide hypothétique ne nous est manifestée que par le changement de volume des corps sur lesquels il agit, et la sensation particulière qu'il nous fait éprouver. Il existe sous deux états différens: il fait partie constituante des corps, détermine leur état solide, liquide ou gazeux, et n'agit pas sur nos organes; c'est le calorique latent ou combiné: ou il est libre, se porte sur tous les corps qui l'environnent, les dilate, tend toujours à se mettre en équilibre: c'est le calorique rayonnant, qui est sensible pour nous. Ce fluide, produit par la combustion, le frottement et un grand nombre de combinaisons chimiques, émane surtout du soleil. Sa quantité dans l'atmosphère est très-variable, et d'autant

moindre que l'on s'éloigne davantage de la surface de la terre. Les nuages qui interceptent les rayons solaires, les courans d'air et une multitude d'autres causes entraînent les variations qui ont tant d'influence sur les hommes.

Le calorique tend à pénétrer les animaux, comme tous les corps inertes; mais la manière dont il les modifie est bien différente. Tout être vivant a la faculté de produire la somme de calorique nécessaire à l'entretien de sa température propre, et projette une certaine quantité de ce fluide sur les corps voisins, quand leur température est inférieure à la sienne. Une propriété plus etonnante encore est celle de détruire le calorique. Des hommes dans une étuve sèche supportent pendant assez long-temps et sans incommodité une chaleur qui durcit les œufs et cuit la chair; non-seulement la chaleur naturelle n'est pas augmentée sensiblement, mais encore leur présence dans l'étuve fait baisser le thermomètre; l'air, qui, en entrant dans la poitrine, produit un sentiment d'ardeur et de cuisson, paraît froid en sortant: il y a donc évidemment destruction du calorique. C'est cette double faculté, qui est d'autant plus énergique que l'on s'élève davantage dans la série animale, et qui est généralement en rapport avec le mode et l'étendue de la respiration, qui donne à l'homme 56° de chaleur, quelle que soit la température de l'air ambiant.

On pourrait croire que l'homme ne doit éprouver la sensation de chaleur que lorsqu'il est plongé dans un air dont la température est supérieure à la sienne; mais il n'en est pas ainsi. Ayant été édifié pour vivre dans un milieu plus froid que lui, l'action vitale a une énergie telle, qu'une certaine quantité de calorique en excès peut être projetée continuellement dans l'espace; de sorte que l'on n'éprouve la sensation de froid que quand la soustraction est trop prompte, et que les tissus ne peuvent plus suffire à la déperdition. Il y a donc deux moyens d'éviter la sensation du froid; il faut diminuer l'activité de la soustraction du calorique, ou augmenter l'action vitale qui le produit. On remplit la première condition en élevant la

température de l'air ambiant, ou en se couvrant de vêtemens non conducteurs : la stimulation de l'estomac, les mouvemens musculaires et certaines passions agissent de l'autre manière. Par la même raison, nous percevons la sensation de chaleur toutes les fois que la calorification est plus active que la déperdition; voilà pourquoi, ayant 36° de chaleur, un air de 18 à 20° nous paraît chaud. Il faut observer cependant que, dans ces sensations de chaud et de froid, les sensations antécédentes, qui servent de point de comparaison, jouent un très-grand rôle. Un corps, sans avoir changé de température au thermomètre, peut nous paraître chaud ou froid suivant les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons. On sait qu'en plongeant dans de l'eau tiède une main chaude, et l'autre froide, on éprouve des sensations opposées : le liquide est froid pour la première, et chaud pour la seconde.

La sensation de chaleur est accompagnée assez souvent, dans l'état de santé, d'une action extraordinaire de la peau ; celle-ci devient le siége d'une exhalation abondante; elle se couvre de gouttelettes d'un liquide qui absorbe nécessairement, pour se vaporiser, une certaine dose de calorique qu'il prend aux corps ambians; comme c'est la peau qui en est le plus abondamment pourvue, il le lui enlève, et cette soustraction la rafraîchit. Cependant l'activité de la transpiration n'est pas toujours en rapport avec le degré de chaleur que l'on éprouve, et la plus forte excitation de la peau n'est pas la condition la plus favorable à l'exhalation. Ainsi on sue plus à l'ombre qu'au soleil, où la chaleur est plus forte ; plus en se reposant après un violent exercice que pendant cet exercice. Les individus qui ont la peau fine, dont la fibre est lâche, suent plus facilement que les autres. On sait qu'un verre de vin introduit dans l'estomac, que de l'eau-de-vie tenue seulement dans la bouche diminuent l'abondance des sueurs. Est-ce par révulsion, en appelant les forces vitales sur l'estomac? ou bien est-ce parce que l'impression tonique ressentie par l'estomac se propage sympathiquement à la peau? On pourrait dire, à l'appui de la première manière de voir, qu'après le repas la

concentration des forces sur l'estomac donne lieu à quelques frissons. Mais on sait, d'un autre côté, que l'usage des liqueurs alcoholiques réchauffe la peau, quand elle est froide : une même cause produirait donc deux effets absolument opposés. Je crois plutôt que la stimulation de la muqueuse digestive se répète sur la peau, change le mode d'excitation de cet organe, l'élève au-dessus du point favorable à la formation de la sueur. Les liqueurs alcoholiques dessèchent la peau, comme les phlegmasies gastriques, en excitant indirectement l'action que les rayons solaires déterminent d'une manière directe.

La quantité de calorique répandue dans l'atmosphère peut être assez grande pour causer la mort, même dans nos climats. On voit, dans les journées très-chaudes de l'été, des hommes livrés à des travaux pénibles tomber morts au milieu des campagnes. Ces accidens ne sont pas communs. Généralement la chaleur excite la peau qui devient exposée à une foule d'affections, en vertu de cette loi de l'économie qui veut que les maladies des organes soient en rapport avec l'activité de leurs fonctions. Quand la chaleur est forte et continue, les viscères gastriques sont stimulés sympathiquement, leurs fonctions sont plus pénibles, et les alimens végétaux peu excitans sont ceux qui s'accommodent le mieux à leur sensibilité. Aussi les hommes du Nord qui passent sous un un ciel plus chaud s'exposent aux accidens les plus graves, s'ils veulent conserver leur régime habituel.

Le froid très-vif cause plus souvent la mort que la chaleur ; mais, quand il est modéré, il est moins nuisible que favorable a la santé. Il excite une réaction qui ajoute aux forces ; il diminue la susceptibilité, et rend l'homme moins impressionnable par les stimulans de tous genres. Cependant la vigueur que le corps reçoit du froid n'est que conditionnelle ; elle est la suite de la réaction qu'il détermine ; aussi n'est-il fortifiant que pour les personnes bien vêtues, bien nourries, qui ont un grand fonds de vigueur. Il détériore, au contraire, les individus déjà affaiblis, mal couverts, faisant usage de mauvais

alimens. Le poumon et les reins chargés de la dépuration, n'étant pas secondés par la peau, sont forcés à un exercice continu qui les fatigue et les dispose à s'affecter.

Si la chaleur ou le froid continu ne font que prédisposer certains organes aux maladies, il n'en est pas de même des vicissitudes de température et des modifications de l'action de la peau, qui en sont les suites immédiates; il n'y a pas de cause plus active et plus fréquente de maladies. L'exhalation cutanée, que la nature emploie pour débarrasser l'économie d'une grande partie des matériaux qui ne peuvent plus servir à la nutrition, ne peut être arrêtée sans que d'autres sécrétions dépuratives y suppléent. Si l'action de la peau est subitement interrompue, il faut que, par une réaction forte, elle reprenne ses fonctions avec une nouvelle énergie, ou que les reins et la muqueuse pulmonaire la remplacent; sans cela l'ordre des fonctions est troublé, et la santé est altérée. Est-ce la matière de la transpiration elle-même qui rentre dans la circulation et va enrayer les mouvemens dans une partie quelconque? ou bien est-ce l'irritation de la peau qui est portée sur un autre point de l'économie ? On peut objecter à la première opinion que l'humeur de la transpiration est formée par les exhalans au moment même de l'excrétion. Il n'y aurait donc que la portion du fluide qui est à la surface de la peau qui pourrait être absorbée et qui rentrerait; mais le pouvoir absorbant de la peau, qui est assez faible dans l'état ordinaire, doit être presque nul quand elle est frappée par le froid. Jamais on n'a retrouvé la sueur dans le sang ni dans les autres humeurs, car on ne peut pas dire que l'albumine organisable exhalée par la plèvre ou le péritoine enflammés, que les crachats de la pneumonie, le pus du phlegmon, la couenne plastique du sang soient formés par la transpiration répercutée, puisque ces produits sont les mêmes, quelle que soit la cause de l'inflammation. Il est donc plus probable que c'est le déplacement de l'irritation cutanée qui cause le désordre ; et j'attache au mot *irritation* l'idée qu'en donne M. le professeur Chaussier : *Action d'une partie augmentée et portée au-delà de l'état naturel ou habi-*

tuel. (Tab. synop. de la force vitale.) Je pense aussi que ce mode d'action se rapproche de l'inflammation. En effet, ces actions, se passant dans la trame intime de nos tissus, sont inappréciables à nos sens ; il nous est impossible de dire en quoi elles diffèrent essentiellement ; nous ne les connaissons que par les phénomènes qui les accompagnent et par leurs résultats : si ces phénomènes et ces résultats se rapprochent, il est évident que les actions doivent être rapprochées. Dans l'inflammation, il y a tuméfaction, coloration, chaleur et douleur de la partie malade ; pendant la sueur, la peau n'est-elle pas légèrement gonflée, n'est-elle pas plus chaude et plus injectée ? De plus, la sueur contient, d'après M. *Chaussier* (Tab. syn. des humeurs), de l'albumine et de la gélatine ; ce qui la rapproche beaucoup de la lymphe coagulable, ou albumine organisable qui est déposée dans les aréoles du tissu cellulaire, ou à la surface des membranes, par l'inflammation au premier degré. Si on ajoute à cela que pendant la transpiration insensible la peau n'est ni gonflée, ni rouge, ni chaude, et que l'humeur perspirée contient beaucoup moins d'albumine et de gélatine, on est autorisé à croire que l'état de sueur se rapproche autant de l'inflammation que de l'état ordinaire. Je ne regarde pas cette irritation comme un être qui pourrait se promener d'organes en organes ; je pense que, la peau étant stimulée par le calorique, son action augmente, les forces de la vie s'y accumulent. Lorsqu'une cause extérieure interrompt brusquement cette action, les forces n'ont pas le temps de se répartir entre tous les organes ; elles s'accumulent sur un seul, si quelque chose les y appelle. On conçoit que dans un pareil trouble la plus petite cause devient efficace. Si l'on pouvait reconnaître cette cause, que l'on appellera *prédisposante*, on pourrait dire quelle affection doit succéder à une rétrocession de transpiration ; mais le plus souvent ces causes sont si légères, qu'elles nous échappent. C'est une légère modification des organes intérieurs qui ne trouble pas leurs fonctions, qui n'est pas assez forte pour mettre en jeu les sympathies par lesquelles il nous est donné de reconnaître ce qui se passe dans les tissus profonds. Je

crois qu'il serait impossible au médecin le plus exercé de distinguer dans une masse d'hommes bien portans qui vont être exposés au froid ceux qui n'en seront pas affectés, de ceux qui contracteront un coryza, une pneumonie, une pleurésie, un rhumatisme, etc. On peut cependant rendre raison de la plus ou moins grande fréquence de ces affections, en examinant les rapports sympathiques de la peau avec les différens organes. Ainsi la muqueuse pulmonaire, naturellement destinée à suppléer à l'action de la peau, se trouvera beaucoup plus souvent affectée, par suite des troubles de celle-ci, que la plèvre et le péritoine. La muqueuse gastrique, qui a des rapports sympathiques si évidens avec les tégumens, se trouvera dans le même cas. S'il n'y a pas d'organes irrités et pas assez de réaction pour rétablir l'équilibre, ce sera le poumon ou l'estomac qui s'affecteront, d'autant plus qu'outre l'influence sympathique de la peau, ils sont habituellement stimulés par l'air extérieur et les alimens, dont les qualités peuvent varier à chaque instant.

Les vêtemens devraient sans doute nous mettre à l'abri du froid ; mais l'abus que l'on en fait leur enlève une partie de leurs avantages. Souvent on se couvre trop ou trop peu. On vient de voir que les vicissitudes étaient plus dangereuses que le froid continu, et ces alternatives sont fréquentes lorsqu'on quitte les vêtemens.

La quantité d'eau contenue dans l'air est subordonnée à celle du calorique, et les qualités humide ou sèche indiquées par l'hygromètre ne donnent pas du tout la quantité d'eau que contient l'atmosphère. Cet instrument marque seulement son degré de saturation pour le calorique qui s'y trouve ; mais si ce calorique vient à augmenter ou à diminuer, la quantité de vapeur d'eau restant la même, l'air deviendra plus sec ou plus humide ; ainsi il pourra être très-sec en renfermant beaucoup d'eau, si la quantité de calorique est très-grande; si elle est très-faible, il sera très-humide en contenant peu d'eau. L'humidité augmente la faculté conductrice de l'air, et accroît les effets des différentes températures sur nos organes. Si l'air chaud et humide est moins excitant que l'air sec en s'opposant à l'évapora-

tion, il rend la chaleur plus accablante. A cela se joint un autre danger: cet état de l'atmosphère étant le plus favorable à la putréfaction des substances végétales et animales, l'air chaud et humide contient en suspension et en dissolution une très-grande quantité de miasmes qui sont pour l'homme de véritables poisons. C'est ordinairement pendant cette constitution atmosphérique que l'on voit régner les épidémies de fièvre jaune, de dysenterie, d'intermittentes pernicieuses, etc.

L'air humide rend le froid plus vif; c'est celui qui s'oppose le plus à la transpiration et à la vaporisation cutanée; il est la cause la plus puissante et la plus commune des inflammations pectorales et rhumatismales.

La lumière, et je ne veux parler ici que de la lumière répandue dans l'air, émanée du soleil, dont l'action est plus forte quand elle est directe que lorsqu'elle nous parvient réfléchie ou diffuse; la lumière, dis-je, exerce sur la peau une excitation qui y appelle le sang et y active la sécrétion de la matière particulière à qui cette membrane doit sa couleur; elle augmente la tension de la fibre, et son action longtemps continuée non-seulement colore la peau, mais encore l'épaissit, la durcit et la racornit. La lumière n'agit donc pas sur l'économie absolument comme le calorique. Tous deux sont excitans; mais leur excitation a un caractère différent. Le calorique active l'action des exhalans, dilate la peau par l'appel des fluides et la relâche. La lumière a des effets presque opposés; elle modère la sueur (on sue moins au soleil qu'à l'ombre), resserre la peau et la durcit. On pourrait comparer l'effet de la chaleur sur la peau à celui des purgatifs sur l'intestin, et la lumière aux toniques astringens: tous deux irritent, appellent les forces, mais les résultats sont différens. Quand le calorique et la lumière sont réunis, comme dans les rayons solaires, leurs effets se balancent, la lumière diminue les sueurs affaiblissantes que causerait la chaleur, et celle-ci s'oppose à la crispation et au racornissement des tissus. L'excitation douce de la lumière produit les effets les plus avantageux; elle semble faciliter le jeu de tous

les autres organes. C'est du moins ce que peut faire penser le bien-être qu'éprouvent les individus faibles, les convalescens et les vieillards, quand on les expose à la lumière réunie à la douce chaleur du soleil. La chaleur participe sans doute à ce bien-être ; mais la lumière y joue un rôle essentiel, puisque l'insolation ne peut être remplacée par la chaleur artificielle. Quand la lumière est trop vive, surtout si elle agit sur une surface circonscrite de la peau, elle peut y déterminer une inflammation érysipélateuse ou dartreuse ; elle peut encore devenir cause de maladies pour l'organe qui nous la fait connaître. Si l'intensité de la lumière ne produit que des accidens locaux, il n'en est pas de même de son absence. L'obscurité altère les animaux comme les végétaux ; ceux-ci sont grêles, pâles, étiolés ; la matière colorante ne s'y développe pas ; de même les hommes plongés dans l'obscurité s'y détériorent ; la peau, manquant du stimulus nécessaire pour y appeler les fluides, est pâle et molle ; tous les organes participent à son atonie ; les muscles se nourrissent moins ; les membranes muqueuses sécrètent plus abondamment, et quand elles deviennent malades, il en résulte des écoulemens intarissables ; le tissu cellulaire se gorge de fluides qui donnent au corps plus de volume sans lui donner plus de force. Le système lymphatique surtout s'affecte d'une manière spéciale ; les ganglions s'engorgent avec la plus grande facilité. Aussi les scrofules sont-ils une des suites les plus fréquentes du séjour dans les lieux obscurs, surtout quand il s'y joint de l'humidité et du froid.

L'air au milieu duquel nous vivons, le sol qui nous porte, les corps minéraux, végétaux et animaux qui nous entourent, nous-mêmes, tout est pénétré d'un fluide impondérable, invisible, insensible dans l'état ordinaire, mais terrible dans quelques circonstances, lorsqu'il est accumulé en grande quantité. Au moyen d'instrumens particuliers, on est parvenu à le rendre sensible à volonté, à déterminer sa manière d'agir envers les divers corps, à calculer les effets qu'il peut produire, à prévenir et modifier ces effets, quand ils sont dangereux. Un fluide aussi généralement répandu, qui se trouve

partout, qui remue toute l'atmosphère en y produisant des flammes et des détonnations effrayantes, qui préside peut-être aux combinaisons les plus intimes des corps inorganiques, doit nécessairement avoir une influence quelconque sur les corps vivans qu'il pénètre. Cette influence est immense, si, comme le prétendent quelques physiologistes, l'agent de la sensibilité est une modification de l'électricité puisée dans l'atmosphere. Les faits n'ayant pas rigoureusement démontré cette hypothèse, il faut encore regarder le principe de la sensibilité comme inconnu, et rechercher les modifications moins importantes que l'électricité nous fait éprouver.

Quand on soumet un individu au bain électrique, c'est-à-dire quand, étant placé sur un isoloir, on accumule sur lui une quantité considérable d'électricité, il éprouve une légère excitation, la peau devient sudorale, les cheveux se dressent; quelquefois le pouls s'accélère; ce qui est probablement un effet de la stimulation de la peau, qui influence le cœur sympathiquement; car la propriété bien reconnue du fluide électrique de se porter à la surface des corps, et de tendre à s'échapper, nous fait croire que la peau seule et ses annexes sont surchargés et modifiés. Quand un homme se trouve placé sous un nuage fortement électrique, des phénomènes absolument de même nature doivent se passer; l'électricité s'accumule à la surface de son corps, non pas qu'elle lui soit fournie par le nuage comme elle lui est transmise par une machine électrique quand il est sur un isoloir; mais elle provient de la décomposition de l'électricité naturelle opérée par l'influence des nuages à distance; car tous les corps fortement électrisés agissent sur ceux qui se trouvent autour d'eux et y déterminent l'accumulation d'une électricité de nature opposée à celle dont ils sont chargés. Cette accumulation ne produit cependant pas des effets aussi marqués que ceux que l'on observe sur l'isoloir, à moins que ce ne soit dans les momens où la décharge est imminente; et dans de tels instans, le trouble, la frayeur des individus doit être telle, que je doute que personne ait eu assez de sang-froid pour s'observer. Si l'équilibre se rétablit à travers l'individu, la

commotion est extrêmement violente, et souvent mortelle. Sans être aussi considérable, l'accumulation du fluide électrique l'est assez pour être ressentie par les personnes sensibles, leur causer de la céphalalgie, de l'agitation, des douleurs dans les anciennes cicatrices, dans les parties qui ont été affectées de rhumatisme. Ces accidens sont fréquens à l'approche des orages, et je crois qu'ils sont dus à l'électricité. Si, dans les cas ordinaires, tout cela n'est pas suffisant pour devenir cause de maladie, peut-être parce que cet état n'est que passager et dure rarement plus d'un jour, on conviendra au moins qu'il augmente la sensibilité d'une manière vicieuse, et donne plus de prise aux autres causes.

§. II.

Les substances mises en contact, dans l'ordre naturel, avec le canal digestif, sont les alimens et les boissons. Introduits dans la cavité de l'estomac, ils sont décomposés par l'action de ce viscère, changés en une matière homogène différant par ses qualités physiques et chimiques des corps dont elle est formée, et susceptible de fournir, après avoir subi les élaborations convenables, un fluide particulier qui est porté dans le torrent de la circulation, et converti enfin par le poumon en sang artériel, réparateur des pertes continuelles éprouvées par nos organes. Les alimens et les boissons ont donc nécessairement une très-grande influence sur l'état de santé; aussi sont-ils la cause de fréquens dérangemens, qui peuvent être divisés en *immédiats*, tenant à l'action des substances alimentaires sur les organes destinés à les élaborer, et en *médiats*, qui dépendent de l'alimentation générale.

Les alimens sont pris dans le règne animal et dans le règne végétal; employés dans de bonnes proportions, ils sont également convenables. C'est en vain que quelques philosophes, s'appuyant sur des considérations toutes morales, ont prétendu que l'homme, naturellement herbivore, n'était devenu carnivore que par dépravation: son

organisation prouve qu'il est omnivore. La division des alimens en *légers* et en *pesans*, c'est-à-dire de digestion facile et de digestion difficile, est mauvaise et ne peut pas être conservée. Ces qualités sont subordonnées à l'état de l'estomac. Tels alimens qui sont digérés difficilement par certains individus dont l'estomac est peu susceptible, seront facilement élaborés par ceux chez qui ce viscère est plus excitable; et les premiers digéreront avec facilité les substances irritantes, les viandes noires, épicées, qui causeront chez les derniers de la chaleur, de l'anxiété, et même un mouvement fébrile. On peut faire les mêmes remarques pour les boissons; il n'y en a pas qui soit, dans tous les cas, propre à faciliter la digestion. L'eau fraîche convient aux hommes dont l'estomac est très-susceptible; elle facilite la digestion, surtout si cet organe, irrité par des alimens âcres, épicés, est sur le point de dépasser la limite d'excitation dans laquelle ses fonctions peuvent être accomplies. Les liqueurs alcoholiques, au contraire, sont utiles aux hommes qui ont un estomac paresseux; elles lui donneront l'activité nécessaire pour opérer l'élaboration des matières qu'il renferme, et causeront ce sentiment de bien-être qui accompagne une bonne digestion; elles sont indispensables quand l'estomac est rempli d'alimens fades, mucilagineux, tels que les oléracés, les féculens, etc.

L'estomac est le siége d'un sens interne qui avertit l'animal des différens états dans lesquels il se trouve; la sensation qui fait connaître son état de vacuité est la faim : quand elle n'est pas satisfaite, elle devient très-pénible, et dégénère bientôt en maladie grave. L'estomac s'enflamme, des douleurs affreuses se font sentir, ou il éclate un délire furieux dont les naufragés de *la Méduse* ont donné un exemple épouvantable.

Dans chaque individu, la sensibilité de l'estomac diffère; c'est elle qui préside aux goûts, qui sont variés à l'infini; c'est elle qui fait que tous les alimens ne sont pas également bien supportés par tous les hommes. Mais il nous est aussi impossible de dire pourquoi un aliment que l'on digère bien est mal élaboré par l'autre qu'il le serait

de dire pourquoi l'on trouve bon ce que l'autre trouve mauvais. On emploie souvent ces mots d'*estomac faible* ou *fort :* ces distinctions ne sont pas plus précises que celles des alimens. Quel est le faible? Est-ce celui qui ne peut digérer les alimens fades sans l'aide des boissons stimulantes, ou celui qui s'élève presque jusqu'à l'inflammation pour élaborer les viandes irritantes? L'une et l'autre de ces organisations sont vicieuses. C'est celle qui tient le milieu qui est la meilleure, et dans les deux extrêmes, celle qui approche de la débilité est la préférable. Dans les usages de la vie, on stimule plus souvent l'estomac qu'on ne tempère son activité, parce que le premier état étant celui de la majorité des hommes, au moins dans nos climats, le bien-être qu'ils éprouvent des stimulans en a fait introduire l'usage journalier. Les estomacs faibles sont donc plutôt ceux qui sont trop susceptibles. Pour bien remplir leurs fonctions et conserver la santé, ils sont obligés de suivre des usages opposés à ceux qui sont généralement adoptés; ce qu'ils font rarement; aussi sont-ils souvent indisposés.

Si chaque homme se contentait de suivre son goût et d'obéir à la sensation de satiété qui éclate aussitôt que l'estomac est suffisamment chargé, la digestion se ferait facilement, et la santé serait rarement troublée par cette voie. Mais quelle différence entre cette manière de vivre et celle de la plupart des hommes! Les uns sont obligés de faire usage d'alimens de toute sorte, faute de moyens pour se procurer ceux qu'ils désireraient. Il est vrai que l'heureuse prérogative qu'a l'homme de s'habituer à tout fait éviter en partie les inconvéniens qui devraient en résulter, et même fait disparaître des antipathies qui sont insurmontables dans le principe. D'autres au sein de l'abondance ne se contentent pas de satisfaire leurs goûts, ils ne tiennent aucun compte de la satiété, ils continuent de gorger leur estomac d'alimens de tous genres. Le viscère irrité les digère avec peine: pour accélérer son action, on prend des substances alcoholiques qui ajoutent encore à l'irritation; les sueurs, l'accablement sont une preuve des efforts qu'il fait pour s'en débarrasser. Le lendemain, au lieu de le laisser en repos, on recommence, etc. C'est ici

que l'on voit une preuve de ce qui a été dit plus haut : l'homme dépasse le but dans les tentatives qu'il fait pour améliorer son état. Les préparations culinaires que l'on fait subir aux alimens dans l'intention de les ramollir, de les rendre plus attaquables par nos organes, servent plutôt à flatter nos sens, nous engagent à manger au-delà de nos besoins et des forces de notre estomac. De cette manière de vivre peuvent résulter trois choses : l'estomac s'habitue à cette action exagérée qui lui devient naturelle ; c'est heureusement le cas le plus fréquent ; ou bien ce viscère contracte une irritation chronique qui devient extrêmement rebelle et est la source de mille maux ; enfin l'irritation peut s'élever au plus haut degré, et elle constitue une des maladies les plus graves qui puissent attaquer l'homme.

Les excès d'ingestion d'alimens ne sont pas les plus fréquens auxquels l'homme se livre ; les excès de boissons alcoholiques les surpassent encore et ne sont pas moins dangereux. L'excitation cérébrale qui suit leur usage n'est pas une raison qui en empêche l'abus ; au contraire, beaucoup d'hommes boivent dans l'intention d'amener ce délire momentané accompagné de fictions plus ou moins riantes, qui les fait jouir au moins de l'image du bonheur, quand ils ne peuvent pas atteindre la réalité.

Les excès de régime ne se bornent pas à surexciter les organes digestifs. Les matériaux nutritifs étant introduits dans l'économie en trop grande quantité, tous les tissus reçoivent un sang trop riche et sont forcés à un surcroît d'action ; toutes les nutritions sont actives, la graisse abondante, le coloris de la peau vif, le pouls animé ; il y a un sentiment de force intérieur et une disposition aux mouvemens musculaires. Cet état constitue ce que l'on nomme *pléthore*. Comment se fait-il donc que cet état de santé brillante devienne cause de maladies ? C'est qu'il faut que l'homme dépense autant qu'il acquiert, et que cette dépense se fasse par tous les organes en même temps, ou du moins par ceux dont la surexcitation est la moins dangereuse. Certes, le moyen le plus convenable d'arriver à ce but, c'est l'exercice musculaire. Mais si l'irritabilité particulière d'un tissu,

innée ou acquise; si le genre de travaux auxquels l'individu est obligé de se livrer appelle les forces sur un organe, et que la dépense se fasse toujours par le même, il se fatiguera et deviendra malade à la première occasion. La pléthore a été regardée par tous les médecins comme prédisposant aux maladies inflammatoires. L'irritabilité des tissus peut être rapportée à trois causes : 1.° au sang riche en matériaux nutritifs, qui est poussé avec force dans toutes les parties; 2.° à la surexcitation du cerveau par l'abord du même sang, l'augmentation de sa susceptibilité étant ressentie par tous les tissus avec lesquels il a des rapports; 3.° enfin l'estomac, surirrité par la présence continuelle d'alimens succulens, entretient des sympathies avec tous les organes. L'équilibre sera donc facile à déranger; et une fois rompu, la congestion qui se formera sur un organe sera très-violente. La pléthore n'est-elle pas la cause la plus ordinaire de la goutte, des rhumatismes, des hémorrhoïdes, des maladies des voies urinaires, etc.? Si les hommes pléthoriques ont une force de réaction qui les fait résister au froid et à toutes les impressions débilitantes, cet avantage est compensé par la facilité avec laquelle ils succombent sous les causes d'excitation, qui dans la société ne sont pas moins nombreuses que les précédentes. Le moyen de prévenir ces accidens, serait de proportionner le régime au genre d'occupations.

Le défaut d'alimentation, suite de l'usage d'une trop petite quantité d'alimens, peut être aussi cause de maladies : cependant lorsque cette privation n'est pas portée à l'excès, il ne s'ensuit que des résultats avantageux. Les bons effets de la sobriété ont été reconnus de tout temps, et l'abstinence même, recommandée par les religions et quelques sectes de philosophes, a fait voir les modifications avantageuses tant physiques que morales qu'en éprouvait l'homme. Le fameux *Cornaro* a donné l'exemple le plus frappant de l'influence que pouvait avoir la sobriété sur la santé et sur la durée de la vie. Il faut noter que ces hommes menaient une vie très-douce, ne se livraient à aucun exercice pénible; il leur eût été impossible, avec un régime aussi frugal, de supporter les fatigues d'un exercice mus-

culaire soutenu. Quand le régime n'est pas en rapport avec la dépense des forces, la fibrine du sang est notablement diminuée, les fonctions sont languissantes; la peau est décolorée et privée de cette puissance de réaction qui résiste si souvent au froid ; toutes les causes débilitantes ont beaucoup plus d'empire. Les phlegmasies causées par le froid sont très-fréquentes chez ces sujets, surtout si à la faiblesse se joint un certain degré d'irritabilité naturelle ; car si l'irritabilité accompagne très-souvent la force, elle peut aussi accompagner l'état opposé. Les mauvaises qualités des alimens déterminent des effets analogues, et même plus fâcheux ; aux suites générales d'une mauvaise alimentation se joint l'action immédiate des substances sur le canal digestif, action qui n'est pas toujours favorable ; ce sont des causes communes de scorbut, de diarrhées, de dysenteries et de gatro-entérites, qui sont promptement suivies de la prostration des forces.

§. III.

Sans admettre l'opinion de plusieurs savans distingués qui placent le siége des passions dans les organes intérieurs, on ne peut méconnaître l'influence très-grande que ces passions exercent sur les viscères. Ces rapports, qui lient le moral au physique, pour être incompréhensibles, n'en sont pas moins évidens et prouvés à chaque instant de la vie. Il n'est personne dont le cœur n'ait palpité en apprenant une bonne nouvelle ; personne qui n'ait ressenti cette constriction de l'épigastre qui accompagne les sensations tristes. Il est bien étonnant que ce soient les viscères de la digestion et de la circulation, uniquement destinés à notre vie végétative, qui souffrent des impressions pénibles parvenues par les sens et perçues par le cerveau. N'est-ce pas pour nous lier plus fortement à tous les êtres qui nous entourent que la nature a fait retentir les impressions qui s'y rapportent dans les foyers de notre existence? Ne serait-ce pas encore une preuve de la destination de l'homme à vivre en société?

Toutes les passions peuvent se réduire à deux ordres, les *débili-*

tantes et les *excitantes;* elles agissent toujours sur les mêmes organes, et avec une promptitude extrême. Une personne qui vient de manger apprend une nouvelle fâcheuse: aussitôt la digestion s'arrête, le cœur ralentit considérablement son action ; il y a syncope, nausées ou vomissemens; chez d'autres c'est le foie qui est irrité, la bile, sécrétée abondamment, est résorbée par les lymphatiques, et produit l'ictère; chez quelques individus, les passions et particulièrement la peur, déterminent une fluxion sur la partie inférieure du tube intestinal, et il y a diarrhée; quelquefois la peau pâlit, se resserre, se contracte; d'autres fois elle se couvre d'une sueur abondante; très-souvent la glande lacrymale active sa sécrétion. Parmi les passions excitantes, la joie cause rarement des troubles dangereux; elle produit cependant la syncope, et on l'a vue être cause de mort. L'histoire en donne un grand nombre d'exemples. Sophocle mourut de joie en recevant le prix de la tragédie; Diagoras en voyant couronner ses deux fils aux jeux olympiques. Tel est encore ce soldat dont le cœur se rompit et qui tomba mort en apercevant sa maîtresse. La colère est plus souvent funeste : le cœur, dont les forces sont décuplées, peut se rompre ; le sang, poussé avec vigueur vers les organes, y détermine des congestions, s'il y a quelque prédisposition : on a vu des hommes périr subitement d'apoplexie et d'hémoptysie dans un accès de colère.

Puisque les passions agissent avec tant de puissance sur les organes, elles ne peuvent pas manquer de les détériorer et de les désorganiser par leur répétition ; c'est ce qui arrive d'autant plus souvent que, par les sympathies qui unissent les organes entre eux, il s'établit un cercle vicieux de causes et d'effets. Si un viscère, le cœur, par exemple, est plus irritable, il sera plus vivement impressionné par les affections morales; ces impressions augmenteront sa susceptibilité, et plus tard il sera affecté par des causes légères qu'il n'aurait pas ressenties auparavant. Le même phénomène est encore plus évident pour l'estomac, à cause des vives sympathies qui l'unissent au cerveau, sympathies démontrées par les idées gaies qui accompagnent l'introduction des alimens et des boissons agréables, par l'abattement qui suit une

digestion pénible, par la morosité qui est la compagne des phlegmasies gastriques. Tout cela ne prouve-t-il pas d'une manière incontestable les rapports de l'estomac avec le cerveau? Si les idées tristes augmentent la sensibilité gastrique, cette sensibilité elle-même détermine des idées tristes; de là la difficulté extrême de guérir et même de soulager les hommes sensibles attaqués de gastrite chronique, à qui le sentiment de gêne et de chaleur qu'ils éprouvent dans la région de l'estomac a fait donner le nom d'*hypochondriaques*.

Quelle influence les passions des hommes n'exercent-elles pas sur leur santé et sur la durée de leur existence! Chez un certain nombre, les actes de l'intelligence et les passions l'emportent tellement sur les autres fonctions, qu'ils forment la vie presqu'à eux seuls. Dans les sociétés actuelles, beaucoup d'individus ont une existence presque toute morale; c'est chez eux que l'on voit les passions exercer les plus grands ravages et aller souvent désorganiser les viscères. L'influence des affections de l'âme sur la dilatation du cœur et des gros vaisseaux est telle, qu'*Albertini* et *Morgagni* leur ont attribué la fréquence des anévrismes chez les hommes; tandis qu'ils sont si rares chez les animaux, que les anciens, qui n'ouvraient que ces derniers, avaient enseigné qu'il ne se formait jamais d'affection du cœur. Les maladies organiques du foie, de l'estomac et du rectum, se multiplient sous l'empire des mêmes causes, et conduisent lentement leurs victimes à la mort. Chez les femmes, l'utérus l'emporte en susceptibilité sur tous les autres organes, il est le point où retentissent toutes les sensations; quand elles l'affectent désagréablement, ses fonctions se détériorent, son tissu s'altère et se désorganise. Ne pourrait-on pas penser aussi que la douleur, au lieu de se concentrer, comme chez l'homme, sur les foyers viscéraux, s'exhale en convulsions? Chez la femme, la douleur morale est plus expansive, si on peut s'exprimer ainsi; elle se manifeste plus au-dehors, et par cette raison elle est moins dangereuse que la douleur persistante et sombre qui dévore l'homme en portant des atteintes mortelles à ses viscères.

Enfin une dernière considération, qui doit plus fixer l'attention

sur cette cause de maladie, est l'impossibilité presque absolue de s'y soustraire. On peut éviter le froid et les excès de table; mais comment fuir les sensations que nous causent tous les objets et tous les êtres qui nous entourent? Il faudrait pour cela s'isoler de la nature entière, chose évidemment impossible; et encore ne parviendrait-on pas au but, car une foule de sensations intérieures nous pousseraient vers la société; et si l'intellect, le *moi*, avait assez de force pour leur résister, la douleur morale qu'occasionnerait un désir non satisfait serait une cause de désordre. Il est donc absolument impossible de fuir cette source de maladies. Heureux sont les hommes doués d'une sensibilité peu vive qui voient avec les yeux de l'indifférence une foule de choses dont sont vivement affectés ceux qui ont reçu de la nature une organisation plus délicate!

§. IV.

De ces diverses considérations il semblerait devoir résulter que l'homme, exposé à des causes si constantes de destruction, ne peut jamais parvenir à les éviter. Si on ajoute toutes les lésions extérieures, toutes les causes qui naissent des fonctions de relation dépendantes de la volonté, telles que les grandes fatigues musculaires, les excès de travail intellectuel, les abus des plaisirs de l'amour, etc.; si on réfléchit encore qu'il y a des maladies graves qui éclatent chez des hommes qui n'ont été sensiblement en butte à aucun des agens ci-devant relatés, on sera étonné qu'un aussi grand nombre atteignent la vieillesse. Cet heureux résultat est un effet de la mobilité de son organisation, qui peut se fléchir à tout, et qui se modifie, pourvu que les changemens ne soient pas brusques. Voilà pourquoi l'homme peut vivre sous les poles et sous l'équateur, se nourrir de végétaux aqueux et des viandes les plus animalisées. C'est cette heureuse prérogative qu'il a de s'habituer à tout qui lui fait trouver l'existence et le bien-être dans certaines positions où il aurait trouvé la mort, s'il y avait été placé subitement.

Puisque l'habitude a tant d'empire sur nous, il faut que l'homme qui veut rester sain et vigoureux s'endurcisse et se fasse aux températures qu'il doit supporter le plus souvent. Dans nos climats, c'est au froid qu'il faut s'habituer, parce que, de toutes les vicissitudes, la froide est la plus dangereuse, et puis le froid, à la longue, fortifie et rend plus capable de résister aux autres vicissitudes. On s'habitue à tous les alimens, en les mêlant avec d'autres qui sont bien supportés par l'estomac, et en les prenant en petite quantité; il y a peu d'antipathies qui résistent à une ferme volonté ou à un besoin pressant. Pour les passions, il est bien difficile de les étouffer, et d'arriver à cet heureux calme de l'âme qui n'est troublé ni par les succès ni par les revers.

§. V.

Après avoir étudié les causes les plus communes de maladies, il reste à voir quelle application utile on pourrait faire de leur connaissance. La question suivante se présente : Est-il possible de diriger les hommes de manière à leur faire éviter, en grande partie, les causes de destruction qui les assiégent, et augmenter par là les probabilités d'une longue vie? Oui, la chose est possible pour quelques individus. Mais ici il faut considérer les hommes de toutes les classes, dans leurs rapports avec leurs semblables, attachés par la nécessité, les habitudes, les devoirs sociaux; alors on voit des difficultés insurmontables. Empêchez une foule d'ouvriers, qui par état sont exposés aux intempéries de l'atmosphère, de subir les variations de chaud et de froid; empêchez de se livrer aux travaux les plus dangereux une multitude d'hommes qui n'ont pas d'autre moyen de soutenir leur existence; empêchez ces mêmes hommes de se livrer à des excès de boisson, lorsque ces excès sont un dédommagement pour tous les maux qu'ils endurent! Certes, la chose est impossible. Elle l'est encore davantage dans les classes plus élevées, où les hommes vivent, pour ainsi dire, par leur moral. Entraînés par leurs passions, les exemples, les habitudes vicieuses, ces hommes se livrent aux

excès de tous genres, sans écouter la voix de la raison ; ils se rient de tous les conseils qu'on peut leur donner, jusqu'à ce que des maux souvent irréparables leur ouvrent les yeux. Enfin il est des hommes raisonnables tellement attachés à l'objet de leurs travaux, que la crainte de la mort ne peut pas les leur faire abandonner. Tout le monde connaît cette réponse de Grétry à son médecin, qui lui conseillait d'abandonner la musique parce qu'elle le conduirait au tombeau. « Je le sais, répondit-il ; mais aimez-vous mieux que je meure « d'ennui ou de chagrin ? »

Si les hommes ne sont pas assez prudens pour éviter les causes de maladies, du moins la connaissance de ces causes peut-elle être utile au médecin pour combattre les effets ? Oui, sans doute ; et c'est dans cette série de modificateurs que se trouvent les moyens les plus sûrs dans beaucoup de cas. La première indication à remplir auprès d'un malade, c'est d'écarter soigneusement la cause qui a déterminé la maladie. Cette conduite suffit seule pour guérir un grand nombre d'affections ; sans elle tous les autres moyens sont infructueux, et quelquefois dangereux. En étudiant l'action des causes sur l'économie, on est conduit à l'emploi des moyens thérapeutiques les plus rationnels et les plus efficaces.

Puisque l'homme trouve dans les matériaux de l'hygiène les causes qui troublent sa santé, ces mêmes agens, convenablement dirigés, doivent être assez puissans, dans beaucoup de cas, pour rétablir l'ordre dans les fonctions. On ne peut donc trop insister sur les soins hygiéniques : c'est l'air dont il faut élever ou diminuer la température ; c'est l'action de la peau qu'il faut ranimer au moyen d'une douce chaleur ; c'est l'irritabilité du poumon d'un phthisique qu'il faut diminuer en lui faisant respirer un air légèrement humide. Le calorique, réuni à la lumière comme il l'est dans les rayons solaires, est un des premiers moyens à opposer à cette disposition scrofuleuse que nous avons vue être produite par des circonstances opposées. Si ces moyens n'ont pas autant d'efficacité dans les maladies aiguës, ils n'en sont pas moins utiles ; ils secondent les médications plus actives.

et dans la convalescence leur emploi prévient les rechutes jusqu à la consolidation de la santé.

Si on passe à l'emploi des alimens, on voit une source féconde de moyens dont l'efficacité ne peut être révoquée en doute. La diète est, sans contredit, après les évacuations sanguines, un des plus puissans moyens qui sont à la disposition du médecin. La privation totale d'alimens est recommandée dans toutes les maladies avec fièvre aiguë. Leur sage administration, toujours accommodée à la susceptibilité, à la force des organes digestifs et au besoin de réparation de l'individu, peut triompher seule d'une foule de maladies chroniques qui ont résisté aux remèdes de tous genres.

Enfin de quelle utilité ne peuvent pas être les passions dans le traitement des maladies! Quand on a vu des sensations arrêter les mouvemens du cœur, quand on les a vues causer la mort chez quelques individus, doit-on s'étonner des effets surprenans qu'ont pu opérer certaines impressions ou les allucinations d'une imagination exaltée ? Je ne trouve pas du tout extraordinaire que des amulettes, que les pratiques les plus ridicules aient guéri, chez des personnes qui y avaient une confiance aveugle, des affections qui résistaient à tous les efforts de la médecine; car, encore une fois, que sont les effets produits par les médicamens auprès de ceux causés par la colère, la crainte, etc. ? Le médecin ne peut pas employer des passions aussi violentes, parce que, si on ne tombe pas dans un moment favorable, elles pourraient produire des effets opposés à ceux que l'on en attend. Si un accès de colère a guéri quelques paralysies, on a vu plus souvent cette même passion causer des apoplexies mortelles. Mais il n'y a aucun inconvénient à émouvoir les passions douces, telles que l'espérance; il faut environner le malade de tout ce qui peut lui faire naître des idées agréables, et entretenir cette gaîté douce et tranquille qui est la seule physiquement utile à l'homme. Combien y a-t-il de malades que la vue du médecin en qui ils ont placé leur confiance soulage plus que les médicamens qu'il prescrit !

Combien y a-t-il de médicamens dont la plus grande efficacité réside dans l'assurance qu'a le malade qui va les prendre qu'il doit en être soulagé! Il faut convenir que les moyens moraux dont on peut disposer sont bien faibles quand il s'agit de remédier à des maux entretenus par de profonds chagrins; mais leur insuffisance dans quelques cas n'est pas une raison pour en négliger l'emploi. Nous avons dit que certains individus avaient une existence presque entièrement morale. Les moyens moraux doivent tenir le premier rang dans le traitement de leurs maladies. En un mot, c'est l'emploi rationnel de tous ces moyens, modifiés selon une multitude de circonstances qui ne peuvent être appréciées que par les hommes qui ont une connaissance profonde de l'organisation et des lois de l'économie, qui constitue le talent du véritable médecin, autant que l'art d'administrer des médicamens énergiques, dont il n'est pas toujours facile de prévoir les effets.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Ubi igitur peracutus est morbus, statim extremos habet labores, et extremè tenuissimo victu uti necesse est. Ubi verò non, sed pleniorem victum exhibere licet; tantùm à tenui recedendum, quantùm morbus remissior extremis fuerit. *Sect.* 1, *aph.* 7.

II.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Ibid.*, *aph.* 8.

III.

Senes facillimè jejunium ferunt; secundò ætate consistentes, minimè adolescentes, omnium minimè pueri; ex his autem qui inter ipsos sunt alacriores. *Ibid.*, *aph.* 13.

IV.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos; et in ipsis temporibus magnæ mutationes tùm frigoris tùm caloris, et cætera pro ratione eodem modo. *Sect.* 3, *aph.* 1.

V.

Naturarum aliæ quidem ad æstatem, aliæ verò ad hyemem benè aut malè constitutæ sunt. *Ibid.*, *aph.* 2.

VI.

Morborum alii ab aliis benè aut malè se habent; et ætates quædam ad tempora, et regiones, et victus. *Ibid.*, *aph.* 3.

VII.

Si quis febricitanti cibum det, convalescenti quidem, robur; ægrotanti verò, morbus fit. *Sect.* 7, *aph.* 65.